

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 56 (1918)  
**Heft:** 43

**Artikel:** Titi et Tata  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-214226>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

A l'air appétissant, à la croûte dorée  
Vient tenter l'appétit du pauvre moribond.

Un vieux vin Bourguignon pétillant dans son verre,  
Du malade affaibli retrempe la vigueur.  
Son pied devient plus sûr, sa tête plus légère,  
Au pénétrant parfum de la chaude liqueur.

Tout renaît dans ce corps qu'abandonnait la vie  
Et que l'espoir avait quitté,  
Il rentre en possession de sa santé ravie ;  
Quelle ineffable volupté.

Il jouit du présent ; le passé le rassure ;  
Les amis sont plus chers et le monde est plus beau ;  
L'avenir lui sourit et toute la nature  
Célèbre et chante un renouveau.

La brise dans les bois, le ruisseau sous l'ombrage,  
Et l'oiseau qui redit le chant de ses amours,  
Semblent tous annoncer dans un riant langage  
Qu'il n'est pour lui que d'heureux jours !

**Mauvais débiteurs.** — Je n'ai pas le temps de  
m'arrêter maintenant dit M. X... à un mendiant ;  
je vous donnerai quelque chose en repassant.  
— Vous ne sauriez croire combien d'argent  
j'ai déjà perdu en faisant crédit de la sorte ! ré-  
partit le mendiant.

**La moitié.** — Un gendarme rencontre un tri-  
mardeur sur la route de Morges.  
— Vous n'avez pas de papiers ?  
— Si, mais j'ai pas de tabac.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

## La Bibliothèque de mon oncle

34

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

— Ce n'est pas elle que je pleure, bon oncle ;  
mais vous me dites, des choses si tristes ! Que de-  
viendrai-je quand vous ne ne serez plus ?  
— Ces paroles, en tirant mon oncle de son erreur,  
lui causèrent un soulagement si grand, qu'aussi-  
tôt il reprit sa gaieté.

« Ohé ! mon pauvre Jules, est-ce sur moi que tu  
pleures ? Bon ! bon ! qu'à cela ne tienne mon en-  
fant, on vivra... A quatre-vingt-quatre, on con-  
naît le métier... Et puis mon Hippocrate est là...  
Ne pleurons pas mon enfant. Il s'agit de beaux-  
arts... de rien autre... et puis de ton sort. L'âge  
arrive, vois-tu bien, à toi comme à moi... Tu ne  
veux pas de droit ? c'est permis. Eh bien ! mets-toi  
aux beaux arts... car il est vrai qu'il faut se plaire  
à son métier. Tu prendras la madone ; nous te  
chercherons un atelier... Tu commenceras ici, tu  
finiras à Rome ; ce sera pour le mieux. Le mal se-  
rait de végéter ; avec un but, on travaille, on mar-  
che, on arrive, on se marie... »

Je l'interrompis : « Jamais mon oncle.  
— Jamais ? soit ; c'est permis... Mais pourquoi,  
Jules, le fais-tu célibataire !  
— C'est que, lui repris-je avec embarras, je me  
le suis juré à moi-même depuis que...  
— Pauvre fille ?... si sage !... Eh bien ! suis ton  
idée c'est permis. Je n'en suis pas mort. L'import-  
tant, c'est que tu prennes un état, et nous allons  
nous en occuper. »

Je fis un effort afin de paraître joyeux de quitter  
le droit pour les beaux-arts ; mais j'avais le cœur  
trop pénétré de tristesse et de reconnaissance  
pour qu'aucun sentiment y trouvât place. Au bout  
de quelques instants, je me retirai, après avoir  
tendrement embrassé mon oncle.

Outre mon oncle Tom, moi et le peintre dont j'ai  
parlé précédemment, il y avait d'autres locataires  
dans la maison. Je vais les énumérer en allant du  
bas en haut, pour arriver ainsi jusqu'à celui qui, le  
plus près du ciel, en prit le chemin vers ce temps,  
laissant vacante une belle mansarde au nord, où  
j'allai m'établir.

C'était d'abord sur le même étage que nous, un  
régent retraité, vieux bonhomme, tout occupé du  
soin de manger une paye morte gagnée par  
quarante années de travaux. Tranquille et jovial  
épicurien, il faisait régulièrement sa sieste, et,  
après son dîner, il se récréait à humer la brise du  
soir, en compagnie de quelques serins qu'il éle-

vait becquetant, volant à ses côtés. Toutefois il  
n'avait pas entièrement rompu avec son ancien  
état, et son amusement principal, c'était d'appli-  
quer à toutes choses et à tous venants quelques  
sentences extraites de ses souvenirs classiques.

A l'étage au-dessus, c'était un octogénaire bourru,  
morose, ancien magistrat de la république. L'été,  
aussi dans une grande bergère, il vivait auprès de  
sa fenêtre d'où il contemplait piteusement la rue,  
voyant à toutes choses la décadence de l'État et la  
ruine des mœurs : aux maisons reblanchies, aux  
murs récrépis, aux chapeaux ronds, à la rareté de  
cadenettes, et surtout à la jeunesse des jeunes  
gens.

L'hiver, enfermant ses deux maigres jambes  
dans ses bottes en carton, il vivait au coin de son  
feu, ne le quittant plus que pour venir tous les  
mois à sa porte, en bottes de carton toujours assis-  
ter quelques mendians ses contemporains, vieux  
débris dans lesquels il reconnaissait encore les  
vestiges du bon temps, les restes vermoulus de  
cette ancienne république, si changée, si déchuë.

Au-dessus de ce vieillard morose, vivait très re-  
tirée une famille nombreuse, dont le chef était un  
géomètre employé au cadastre. Cet homme à sa  
planchette tout le jour, passait une partie des nuits  
sur ses feuilles. Il avait, je m'en souviens, l'or-  
gueil de la gêne laborieuse et indépendante, et si,  
de loin en loin, il se permettait en famille une par-  
tie de plaisir, il en savourait la jouissance d'un air  
grave et fier qui m'imposait à moi, jeune homme,  
un respect mêlé d'admiration.

Avant d'arriver à la mansarde, on passait encore  
devant la demeure d'un joueur de basse. Celui-ci  
donnait leçon tout le jour, se réservant la nuit  
pour composer des thèmes sur son instrument.

Tout à l'entour du musicien s'élevaient des  
chambrettes, des cabinets loués ou sous-loués à  
des étudiants qui prenaient leurs repas chez lui.  
Ces messieurs grands fumeurs, récitaient leurs  
cours, chantaient des romances, donnaient du cor  
ou jouaient du flageolet, en sorte que dans cette  
région la symphonie était permanente.

Enfin la mansarde dont j'ai parlé.  
Cette mansarde était grande, avec un jour ma-  
gnifique. Le géomètre voulut l'avoir, et moi aussi.  
On perça une fenêtre, on éleva une cloison, et nous  
eûmes chacun une mansarde.

\*\*\*

Un jour, j'allais rentrer dans ma demeure par la  
porte qui est du côté de l'église, sous le gros tilleul.  
Un brillant équipage stationnait auprès. A peine  
l'eus-je dépassé, qu'une voix, que je reconnus aus-  
sitôt, me porta à retourner la tête avec vivacité...  
« Monsieur Jules ! » s'écria la même voix avec  
émotion.

Dans mon trouble, j'hésitais à m'approcher, lors-  
que je crus comprendre qu'on m'y invitait. Je re-  
broussai : un geste rapide ouvrit la portière, et je  
me trouvai en face de l'aimable Lucy. Elle était en  
habit de deuil, les yeux mouillés de larmes... A  
cette vue, les miennes coulèrent.

Je me souvenais tout à la fois de sa robe blan-  
che, de ses filiales alarmes, des paroles du vieil-  
lard, de sa bonté envers moi !... « Oh ! qu'il méritait  
de vivre, lui dis-je bientôt, et que c'est une cruelle  
perte, mademoiselle !... Permettez que je donne ces  
pleurs au souvenir que je conserve de son aimable  
bonté. »

Lucy, encore trop émue pour répondre, me  
pressa la main avec un mouvement dont une gra-  
cieuse réserve tempérerait la reconnaissante affec-  
tion.

« J'espère, me dit-elle enfin, que, plus heureux  
que moi, vous possédez encore monsieur votre on-  
cle !... »

— Il vit, lui dis-je ; mais l'âge s'accumule et le  
courbe vers la terre... Que de fois, mademoiselle,  
je songeais à votre père !... et chaque jour je com-  
prenais votre tristesse. »

Lucy, se tournant alors vers un monsieur qui  
était assis près d'elle, lui expliqua brièvement, en  
anglais, le hasard auquel elle avait dû de faire ma  
connaissance et celle de mon oncle, cinq années au-  
paravant, et comment ma vue, en lui rappelant vi-  
vement une journée où son père avait été si heu-  
reux et si aimable, lui avait causé cette émotion.  
Elle ajouta quelques mots d'éloge envers moi et  
envers mon oncle ; et lorsqu'elle parla de ma con-  
dition d'orphelin, je retrouvai dans son expression  
et dans ces paroles cette compassion qui autrefois  
m'avait tant ému. Quand elle eut achevé ce récit, le

monsieur qui paraissait ne pas parler français, me  
tendit la main avec une expression d'affectueuse  
estime.

Alors Lucy s'adressant à moi : « Monsieur est  
mon époux ; c'est le protecteur et l'ami que m'a  
choisi mon père lui-même... Depuis ce jour où  
vous le vîtes, monsieur Jules, je ne devais plus  
le conserver longtemps... Dieu l'a retiré dix-huit mois  
après... Plus d'une fois il avait souri en se rappe-  
lant votre histoire... En quelque temps, ajouta-t-  
elle, que vous ayez un malheur semblable au mien,  
je vous prie de m'en instruire... Je veux saluer vo-  
tre oncle... Quel âge a-t-il ? »

— Il entre, madame, dans sa quatre-vingt-cin-  
quième année. »

Après quelque silence, sous l'impression de cette  
réponse : « J'étais venue pour parler au peintre qui  
a fait le portrait de mon père... Pensez-vous, mon-  
sieur que je pourrai le rencontrer seul ? »

— Sans aucun doute, madame. Vous me don-  
nez vos ordres, et je les transmettrai à mon con-  
frère. »

Elle m'interrompit : « Oh ! vous avez donc pu  
suivre votre penchant ! Eh ! bien j'accepte votre  
offre, et je choisirai mon moment... Mais aupara-  
vant, mon époux et moi serions désireux de voir  
vos ouvrages... Habitez-vous cette même maison ? »

— Oui, madame... et, quelque confus que je sois  
de n'avoir à vous montrer quelques misérables es-  
sais, je n'ai garde de refuser par amour-propre,  
l'honneur que vous voulez me faire. »

Nous dûmes encore quelques mots. Bientôt je  
descendis et la voiture s'éloigna.

\*\*\*

Les jours suivants, je vécus de ce souvenir et de  
l'espoir de revoir bientôt Lucy. J'avais fait quel-  
ques copies, entre autre celle de la madone, deux  
ou trois portraits, puis quelques compositions, la  
plupart d'une exécution plus que médiocre, mais  
ne manquant pas de certains indices de talent.  
Comme l'on peut croire, le bourgeois m'aida avec  
la plus active complaisance à les disposer à leur  
avantage, et tout était prêt pour recevoir Lucy,  
lorsqu'elle arriva en effet. Son mari l'accompa-  
gnait.

Tandis qu'à la demande de Lucy je retournais  
toutes mes toiles pour les faire passer sous ses  
yeux, j'entendis dans le corridor le pas de mon on-  
cle. J'accourus pour lui ouvrir la porte.

1 Le bourgeois de la vanité.

**Aménités.** — Je ne suis pas un homme à  
double face, moi !

— Heureusement, une gueule comme la  
tienne... ça suffit.

**La bonne.** — Ma fille, je vous trouve bien pe-  
tite pour vous engager comme bonne d'enfants.

— Mais ça vaut mieux, madame, que je sois  
petite, votre bébé se fera moins de mal quand  
je le laisserai tomber.

**Titi et Tata.** — Titi et Tata comptant en-  
semble dix printemps, jouent avec leurs pou-  
pées.

— **Titi** : Vous êtes une mauvaise mère, ma-  
dame, vous nourrissez votre fille au biberon.

— **Tata** : Pensez-vous, madame, que je vais  
m'abîmer la poitrine.

**Logique.** — A dîner, on sert des choux de  
Bruxelles. Riquet les regarde longuement et dit  
tout à coup :

— Dis, maman, les enfants doivent être bien  
petits, à Bruxelles !



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS